

## MÉDAILLE DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

La médaille pour l'année 1989 a été remise à Paul Beaulieu par le président de l'Académie, Jean-Guy Pilon, à l'issue du Colloque le 4 novembre 1989.

### **Allocution du président :**

J'ai l'honneur et le plaisir de vous annoncer que la médaille de l'Académie canadienne-française pour l'année 1989 est décernée à Monsieur Paul Beaulieu pour sa remarquable contribution à la culture québécoise.

Il faut se rappeler que c'est en 1934 que Monsieur Paul Beaulieu a fondé, avec Robert Charbonneau, la revue *La Relève* qui, à compter de 1941, s'est appelée *La Nouvelle Relève*.

Il fallait une grande détermination et un optimisme immense pour fonder une revue de ce genre en 1934. *La Relève* est devenue le lieu de création et de réflexion de toute une génération : Saint-Denys Garneau, Robert Élie, Jean LeMoine, Claude Hurtubise et plusieurs autres.

Cette revue accueillait aussi des textes d'écrivains et philosophes étrangers, comme Jacques Maritain ou le Père Couturier.

En 1940, Monsieur Beaulieu entre au ministère des Affaires extérieures et dès 1944, il sera en poste à Washington.

En 1945, il deviendra attaché culturel à l'Ambassade du Canada à Paris. En 1949, on le retrouvera consul à Boston, quelques années plus tard conseiller au Haut-Commissariat du Canada à Londres et par la suite, il deviendra ambassadeur au Liban, en Irak, au Brésil, auprès des Nations Unies, en France et au Portugal.

Tout au long de ces années, et en cela admirablement secondé par son épouse Simone Aubry-Beaulieu, il ne cessa de s'intéresser à la culture universelle et de collaborer à de nombreuses revues.

Madame et Monsieur Beaulieu devinrent aussi des amis intimes de quelques-uns des grands artistes et écrivains de ce temps, dont Fernand Léger, Saint-John Perse, Jean Lurçat, Georges Schéhadé, Theilhard de Chardin et combien d'autres.

En 1955, il publiait à Paris un essai sur Jacques Rivière, qui fut couronné par l'Académie française.

Après toutes ces ambassades, Paul Beaulieu prit sa retraite en 1975 et revint s'installer à Montréal. Plusieurs de ses amis du temps de *La Relève* étaient disparus, je pense en particulier à Robert Charbonneau et à Robert Élie.

Il entreprit alors de préparer l'édition complète des œuvres de Robert Élie. Ce très bel ouvrage parut en 1979.

Il s'intéressa également à une revue qui avait connu de beaux moments mais qui se faisait alors un peu discrète : les *Écrits du Canada français*.

Avec courage et persévérance, il entreprit de lui redonner sa place dans notre monde littéraire. C'est un

lourd travail que de porter une revue à bout de bras. Monsieur Beaulieu l'a fait et nous devons l'en féliciter.

C'est grâce à lui également que les Actes de notre colloque sont publiés chaque année dans les *Écrits du Canada français* et, de ce fait, reçoivent une large diffusion.

La médaille de l'Académie a été attribuée pour la première fois en 1946 à Gabrielle Roy et, l'année suivante, à Germaine Guèvremont.

De 1948 à 1984, la médaille ne fut décernée que huit fois. Mais depuis 1984, nous avons décidé de l'attribuer chaque année. Ainsi Anne Hébert, Luc Lacourcière, Marcel Dubé, Félix Leclerc et Gratien Gélinas ont été les plus récents titulaires de cette Médaille.

Au nom de l'Académie canadienne-française, j'ai l'honneur, Monsieur, de vous remettre la médaille de l'Académie pour l'année 1989.

#### Réponse du récipiendaire :

Monsieur le président,

Rarement un mot bien banal et trop souvent galvaudé par un mauvais usage n'a eu dans mon être intime une si profonde résonance. Le mot **merci**.

Merci tout d'abord au président de l'Académie canadienne-française pour les mots chaleureux qu'il a eus à mon égard.

Merci aux membres de l'Académie d'avoir retenu mon nom pour être le récipiendaire pour l'année 1989 de la médaille de votre Société.

Maîtrisant une impulsion de fausse modestie, je ne confesserai pas que je n'ai pas mérité cette marque de reconnaissance ! La considération qui a motivé votre décision : « contribution à la culture québécoise », m'a été singulièrement sensible, car elle témoignait d'une fidélité à mes racines. Revenu au Québec après un long périple à travers le monde, je vous avouerai que la réinsertion, après plusieurs années d'absence, dans un pays qui avait vécu de profondes mutations culturelles et politiques, ne fut pas chose facile. L'accueil amical des sociétés d'écrivains et d'artistes de chez-nous, a fait que je me suis vite retrouvé dans un milieu familial.

La renommée qu'ont acquise mes prédécesseurs pour des œuvres de haute qualité qui ont marqué nos lettres, devrait m'inciter à plus de modestie, mais je suis conscient que l'honneur qui m'est fait, englobe l'équipe peu orthodoxe de *La Relève* et le petit groupe débordant de ferveur qui, plus récemment, a relevé le défi de faire revivre les *Écrits du Canada français*.

Ayant acquis au ministère des Affaires extérieures la réputation d'être un *littéraire* — tout en ne sachant s'il s'agissait d'une désignation péjorative — n'était-il pas dans l'ordre naturel des choses de placer au premier rang de mes préoccupations à l'étranger le lien avec les écrivains et les intellectuels ? Ce sont eux qui m'ont permis de connaître l'âme de leur pays et de leurs aspirations à un partage des valeurs qui animaient leur démarche. C'est ainsi que j'ai perçu que la littérature étant essentiellement le dialogue avec l'autre constituait un tout avec la vie. Ainsi, la carrière diplo-

matique, lieu de rencontre et de dialogue, fut-elle l'élément qui a maintenu une continuité.

Pour conclure cette brève allocution, permettez-moi d'emprunter cette pensée à Charles Du Bos, ce profond analyste des littératures européennes, pensée qui m'a toujours accompagné dans mon activité diplomatique et dans mon activité littéraire : « La vie et la littérature sont liées l'une à l'autre ; elles sont interdépendantes, chacune des deux a besoin de l'autre au point de ne pouvoir s'en passer. Sans la vie, la littérature serait sans contenu ; mais sans la littérature, que serait la vie... ? »

À cette interrogation, le choix que nous avons fait, ne proclame-t-il pas une réponse sans équivoque ? En choisissant la littérature, n'avons-nous pas assumé la vie dans la plénitude ?